

La condition féminine

aux Temps Modernes (1500-1800)



Albrecht Dürer
Femme en costume de Livonie, 1521

Elisabeth I^{re} (c. 1600), tiré de: John Adamson (ed.), *The Princely Courts of Europe* (London, Weidenfels & Nicolson, 1999), p. 103



L'idéal féminin, tel qu'il est défini par les médecins, juristes, philosophes et théologiens des Temps Modernes, se résume par la trilogie suivante: chasteté, silence et obéissance. L'enseignement d'Aristote et de la Genèse s'accordent sur ce point: la femme est une copie imparfaite de l'être masculin et doit être mise sous tutelle.

Paradoxalement, on voit à la même époque, un peu partout en Europe, de nombreuses femmes au pouvoir: les reines-mères Catherine de Médicis, Marie de Médicis et Anne d'Autriche en France; Elisabeth I^{re} en Angleterre et son rivale Marie Stuart, reine d'Ecosse; Christine de Suède qui se fit couronner «roi» en 1650; Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, et Catherine II la Grande, tsarine de Russie. Pour les Habsbourg, c'est presque devenu une tradition de nommer des parents féminins à la tête de certains gouvernements de province. Ainsi les Pays-Bas passent des mains de Marguerite d'Autriche, tante de Charles Quint, à celles de Marie d'Hongrie, sa sœur. Philippe II confie l'administration à sa demi-sœur, Marguerite de Parme, jusqu'à sa révocation en 1567. Après l'intermezzo sanglant du Duc d'Albe, le roi d'Espagne nomme l'infante Isabelle-Claire-Eugénie «Princesse-souveraine des Provinces belgiques». Au XVIII^e siècle encore, Joseph II choisit sa sœur, l'archiduchesse Marie-Christine, comme régente des Pays-Bas.

Comment expliquer ce décalage entre théorie misogyne et pratique de gouvernement? D'abord, il faut préciser que la théorie n'est pas tout à fait monolithique. Il existe un important contre-courant littéraire qui exalte les femmes fortes (Pierre Le Moyne), refuse la soumission conjugale (Louise Labé, Madeleine de Scudéry) et cherche à prouver que la différence des sexes est d'ordre culturel et non pas naturel (Poullain de La Barre). Le débat connu sous le nom de la «Querelle des femmes» agite les esprits et domine les conversations des Salons, animés par des femmes «d'esprit» comme la marquise de Rambouillet.

Depuis la fin du XVI^e siècle les femmes de la noblesse française se plaisent à poser en Minerve avec un casque et un arquebuse comme accessoires. Elles s'inspirent des protagonistes des romans héroïques de la Scudéry ou de cet autre modèle de combativité féminine que livre Jeanne d'Arc. Ainsi, lors de la Fronde, Mademoiselle de Montpensier part à la reconquête d'Orléans et fait tirer les canons de la Bastille sur le jeune roi Louis XIV. Elle se fait célébrer comme la nouvelle «Pucelle d'Orléans» et digne «Amazone de la Fronde».



Portrait de Mademoiselle de Montpensier,
tiré de: Arvède Barine,
La jeunesse de la Grande Mademoiselle (1627-1652)
(Paris: Hachette, 1905)



Claude Deruet, *Madame de Saint-Balmon*, Nancy, Musée Historique Lorrain

Loin des modèles littéraires et historiques, d'autres femmes se voient taxées d'amazones parce qu'elles revêtissent des habits d'homme afin de mieux pouvoir protéger leurs terres contre des soldats maraudants. Le travestissement est un motif récurrent de la littérature du XVII^e siècle, relevant surtout de la satire, mais par le respect qu'ils commandent, les vêtements d'homme servent de protection à des femmes «en action» comme Madame de Saint-Baslemont. Le peintre Claude Deruet la représente en «amazone chrétienne» sur fond de scènes de guerre lorraines. En haut à gauche figure la Vierge à l'Enfant, brandissant une pomme de la main droite. Ce détail fait allusion à la statue de Benoîte-Vaux que la châtelaine a mise en sécurité en 1638.

La Vierge à la pomme (Marie, l'Eve réparatrice) constitue en quelque sorte le complément de cette autre figure féminine, Minerve. Contemporaine de Madame de Saint-Baslemont, l'artiste Artemisia Gentileschi réalise de somptueux tableaux de ces deux archétypes féminins. Celui de Minerve serait d'ailleurs l'effigie de la régente Anne d'Autriche.

Suite au Concile de Trente, le culte marial se développe et véhicule une image plus positive de la femme. La Vierge Marie est érigée en protectrice de nombreux cités et pays, dont Luxembourg-Ville en 1666 et le duché de Luxembourg en 1678. Dans le domaine de la religion, comme dans celui du droit ou de la politique, l'écart entre discours normatifs et pratiques concrètes saute aux



Devises de la Régente
Anne d'Autriche,
de la Marquise de Rambouillet
et de sa fille, Julie d'Angennes
(Recueil de devises données
à Marie de La Tour,
Bibliothèque de l'Arsenal,
MS 5217, PL 5, 10 et 11)



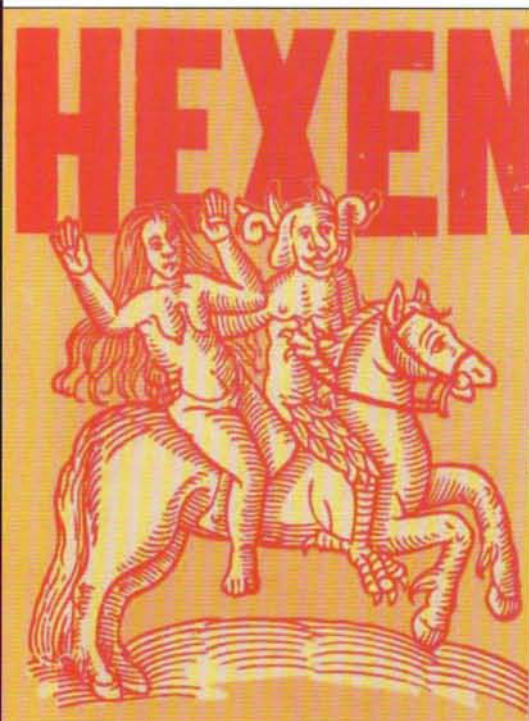
Artemisia Gentileschi,
Minerva (Anne d'Autriche?),
c. 1615, Florence,
Soprintendenza alle Gallerie,
tiré de: Mary D. Garrard,
Artemisia Gentileschi
(Princeton University
Press, 1989)

yeux. Les doctrines prescrivant la soumission de la femme sont, dans la pratique, sciemment contournés. Ainsi il convient de vérifier l'application des lois et coutumes, misogynes en essence, afin de connaître leur portée réelle. Les jugements se font généralement dans l'intérêt de la famille, fut-ce au détriment de la femme ou du mari. Si, par exemple, le mari dilapide le patrimoine ou s'il est mis hors la loi et ses biens sont menacés de confiscation, son épouse peut obtenir une séparation des biens et en assumer la gestion. Ainsi la situation privilégiée souvent attribuée aux veuves peut aussi s'appliquer, dans des circonstances très précises, aux femmes mariées. La fréquence de telles circonstances, respectivement la «normalité» de la sujétion féminine, est une question qui est loin d'être tranchée.

Et au Luxembourg?

Contrairement à l'époque «glorieuse» du Moyen Âge et à l'épreuve de la Deuxième Guerre mondiale, les Temps Modernes se prêtent difficilement à servir de fondement historique à la construction d'une «identité» nationale luxembourgeoise. Voilà probablement la raison pour laquelle l'époque a été relativement négligée par les historiens du passé. La légende noire des «dominations étrangères» a beau être réfutée, il n'y a toujours pas de projet visant à explorer de manière systématique les riches fonds conservés aux Archives Nationales de Luxembourg ainsi qu'aux archives de Bruxelles, Madrid, Vienne et Paris. La

Exposition organisée par la section luxembourgeoise des Femmes Socialistes au Cercle Municipal, 22-31 mars 1985



Marguerite de Busbach, Luxembourg, Musée National d'Histoire et d'Arts



Marguerite de Busbach (Sœur Monique), Luxembourg, collection privée (Congrégation Notre-Dame Sainte-Sophie)

recherche universitaire – de renom international en ce qui concerne l'époque médiévale – tarde à décoller en ce qui concerne les Temps Modernes. Dans ces conditions, il ne faut guère s'étonner à ce qu'il n'existe aucune étude dédiée aux femmes de l'Ancien Régime. Le seul projet de recherche portant sur un aspect de la question, en occurrence la sorcellerie, a été réalisé à l'université de Trèves.

Les sorcières

La chasse aux sorcières est loin d'être un phénomène marginal; Rita Voltmer la qualifie même de «guerre civile anarchique» où tout le monde a pu s'en prendre à tout le monde. Deux à trois mille personnes auraient été impliquées dans des procès de sorcellerie au Duché de Luxembourg, un taux extrêmement élevé par rapport à d'autres régions européennes. Comment ce triste record s'explique-t-il? La thèse «féministe», très en vogue dans les années 1970 et 1980, voit à la racine de la persécution des sorcières le système patriarcal visant à punir tous les comportements féminins jugés déviants ou trop indépendants (femmes vivant seules, femmes adultères, veuves fortunées, sages-femmes et guérisseuses pour leurs connaissances sur la contraception et la pratique de l'avortement).

Or, cette thèse ne tient pas compte du taux d'hommes parmi les victimes et, surtout, du nombre de femmes parmi les plaignants et les témoins à charge. De plus, on a vu que les femmes «fortes» ne sont pas automatiquement mal vues ou persécutées. Le rôle du pouvoir central inquisiteur et l'influence des tractes de démonologie ont été examinés par l'équipe de Trèves qui conclut que dans la plupart des cas l'initiative des procès vient non pas «d'en haut» mais bien «d'en bas».

Les plaignants se constituent en consoriums afin d'intriguer contre une ou des personnes jugées indésirables, question d'ar-

gent ou de rivalité politique. La persécution se fait en étroite coopération avec les autorités juridiques locales. Quant au Conseil provincial, il tente d'enrayer l'étendue et les abus des procès, sans jamais douter du bien-fondé du combat contre les «forces du mal».

Religion et éducation féminine

Le manque de sources est souvent invoqué comme justification du faible nombre d'études consacrées aux femmes des Temps Modernes. Or, les archives du conseil provincial, des seigneuries, des abbayes et des couvents, ainsi que les actes notariés et les actes policiers sont des sources peu exploitées jusqu'à présent. Un travail comparable à celui de Calixte Hudemann-Simon sur la noblesse luxembourgeoise au XVIII^e siècle reste à faire pour les deux siècles antérieurs. Le travail de cette historienne touche en partie l'histoire des femmes, notamment dans son chapitre sur «Le Service de Dieu». Les institutions religieuses peuvent, en effet, offrir aux femmes un certain espace de liberté. Les activités des prieures en particulier dépassent largement le cadre religieux. Marie-Élisabeth de Daun de Sanem, prieure du couvent de Marienthal de 1681 à 1703, est réputée pour la vigueur avec laquelle elle défend les droits et les prérogatives du couvent. Elle fait construire le refuge de Marienthal dans la ville de Luxembourg, fait agrandir l'église du couvent et ordonne la reconstruction des églises de Tuntage, Oberpallen, Beckerich et Reckange.

La plupart des jeunes filles nobles sont éduquées au couvent, mais certaines mères surveillent de près l'éducation de leurs enfants. Ainsi la comtesse de Marchant d'Ansembourg qui brosse en 1788 le portrait de la gouvernante idéale:

«Le principale est d'être certain de ses principes, de ses mœurs, surtout si elle a un grand fond de religion, si la piété est solide et véritable, si elle n'a point l'esprit gâté par les Systèmes du jour qui malheureusement ne

font que trop de progrès, enfin si on peut lui confier sans courir aucune espèce de risques, de jeunes personnes à qui l'on veut de Bonheur donner des principes solides de religion et de vertu, ce qui seul peut les prémunir contre les écueils que la jeunesse rencontre à chaque pas quelle fait dans ce monde» (Hudemann, p. 417)

Les «systèmes du jour» dont la comtesse se méfie renvoient aux idées des Lumières qui sont peu répandues au Luxembourg. Hudemann-Simon en a trouvé qu'une seule trace, un exemplaire des Contes philosophiques de Voltaire dans l'inventaire de la bibliothèque de Françoise du Bost-Moulin, chanoinesse du chapitre de Sainte-Waudru à Mons.

L'éducation des filles reste un sujet ouvert, notamment en ce qui concerne l'instruction des filles des couches sociales moins élevées. À présent on connaît les noms de quelques figures fondatrices, mais on ignore tout du fonctionnement des institutions, des instances de contrôle, des manières de recrutement et du contenu de l'enseignement. Citons l'exemple de la Congrégation Notre-Dame Sainte-Sophie dont la fondatrice, Marguerite de Busbach, est une des rares femmes des Temps Modernes mentionnées dans les dictionnaires biographiques luxembourgeois. En 1627 Madame de Busbach, veuve de Melchior de Wiltheim, et son amie Anne-Marie de Mansfelt, la fille naturelle du gouverneur, font appel aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame de Mattaincourt en Lorraine. Cette institution, destinée à l'éducation des jeunes filles, a été fondée

vingt ans plus tôt par Pierre Fourier et Alix Le Clerc et bénéficie d'ailleurs aussi du soutien de Madame de Saint-Baslemon. Provisoirement installée dans l'hospice Ste. Marguerite près du château de Mansfeld, la congrégation est officiellement reconnue par le Conseil provincial le 3 août 1628 pour enseigner «gratuitement à lire et à écrire tant en allemand, qu'en français, à coudre, à faire des dentelles et [pour] faire d'autres ouvrages et continue[r] d'en rendre sans distinction aux pauvres aussi bien qu'aux riches et aux orphelins avec tout le zèle et toute l'assiduité possibles» (Thill, p. 2).

Après avoir installé ses deux filles au couvent, Marguerite de Busbach prend elle-même le voile en 1631. Son fils, Christophe de Wiltheim S.J., lui consacre une véritable hagiographie intitulée Vie de Sœur Monique de Busbach, veuve de Mr Melchior de Wiltheim et religieuse de la Congrégation de Notre-Dame à Luxembourg.

Comme le titre du manuscrit l'indique, Sœur Monique ne cesse pas pour autant d'être une Busbach et d'avoir la conscience de famille. Elle fait don à la congrégation d'un magnifique ostensorio en argent doré orné des armoiries des familles de Busbach et de Wiltheim et il est évident que la fondation même de l'établissement fut un acte éminemment «politique», dépassant le cadre religieux et caritatif. Sans vouloir pousser la spéculation trop loin, on pourrait se demander s'il y a un rapport entre l'établissement de la congrégation en 1627, l'anoblissement des Wiltheim la même année et le renoncement au statut noble du fils unique de Mar-

guerite de Busbach, qui joint la Compagnie de Jésus en 1628.

Ce petit aperçu de la situation des femmes aux Temps Modernes n'est autre qu'un slalom entre les lacunes déplorables de la recherche historique en ce domaine. Depuis le travail cité plus haut de Calixte Hudemann, on a eu droit qu'à des études ponctuelles, certes méritantes, mais qui mettent rarement en évidence le rôle des femmes. Or, comme le prouve l'intérêt ininterrompu que rencontre cette problématique à l'étranger, c'est un sujet qui mérite davantage d'attention et qui peut contribuer à la compréhension de la situation féminine dans les siècles subséquents.

Sonja Kmec

Bibliographie:

- Micheline CUÉNIN, *La dernière des Amazones, Madame de Saint-Baslemon* (Nancy, 1992) ;
- Jeannette GEFFRIAUD ROSSO, *Etudes sur la féminité au XVII^e et XVIII^e siècles* (Pise, 1984) ;
- Danielle HAASE-DUBOSC et Eliane VIENNOT (eds.), *Femmes et Pouvoirs sous l'Ancien Régime* (Paris, 1991) ;
- Calixte HUDEMANN-SIMON, *La noblesse luxembourgeoise au XVIII^e siècle* (Publications de la Section Historique et Publications de la Sorbonne, 1985) ;
- Paul MARGUE, "Margareta Busbach", in: *Hémécht* 29 (1977), p. 383-397 ;
- Jean PORTEMER, «Réflexions sur les pouvoirs de la femme selon le droit français au XVII^e siècle», in: *XVII^e Siècle* 144 (1984), p. 189-202 ;
- Norbert THILL, «Die Ecolles privées Notre-Dame Ste Sophie der Kongregationsschwester Unserer Lieben Frau auf Weimershof», *Heimat und Mission* 6 (1998), p. 1-16 ;
- Rita VOLTMER, «... ce tant exécrable et détestable crime de sorcellerie. Der 'Bürgerkrieg' gegen Hexen und Hexenmeister im Herzogtum Luxemburg (16. und 17. Jahrhundert)», in: *Hémécht* 56 (2004), p. 57-92.



Emily Mary Osborn,
Inconnue et sans amis
1857